TOME 77 – Fascicule 3
Septembre 2018

LATOMUS

REVUE D'ÉTUDES LATINES

Publiée par la Société d'études latines
de Bruxelles – Latomus

research into Hilary's theology and his place in the patristic tradition. Janet Sidaway is right that he is in no way a secondary theologian. Indeed, for his theological importance Hilary, among the Church Fathers, was elevated to the rank of Doctor of the Church.

Ilaria L. E. RAMELLI.

Hans-Peter STAHL, *Poetry Underpinning Power. Vergil's* Aeneid*: the Epic for Emperor Augustus. A Recovery Study*, Swansea, The Classical Press of Wales, 2016, 24 × 16 cm, XII-488 p., 110 $, ISBN 978-1-910589-04-5.

Voilà une somme érudite et claire sur l'*Énéide*, qui se donne pour objectif de rétablir l'épopée dans sa signification originelle, c'est-à-dire, d'après H.-P. Stahl, sa substance profondément pro-augustéenne. L'ouvrage s'oppose systématiquement aux thèses de la « Harvard School », qui défend au sein des études virgiliennes une thèse « pessimiste » suivant laquelle Virgile userait de l'ironie, du double sens, de l'ambiguïté, de subtiles allusions, voire ferait d'Énée un anti-auguste et de Turnus une victime, afin de critiquer le principat augustéen, et non pas de le glorifier. Par conséquent, la mise en scène virgilienne des idéaux que se propose d'atteindre le principat serait une manière de mettre en exergue ce que justement le principat n'est pas et ne sera jamais. Dès la préface, H.-P. Stahl s'oppose aussi à ceux qu'il nomme les « fragmentary interpreters » (p. X), c'est-à-dire ceux qui, toujours d'après lui, sacrifient la cohérence générale de l'*Énéide* à une interprétation ponctuelle de passages extraits de leur contexte originel. S'agissant d'un principe aussi élémentaire de critique historique, le lecteur pourrait éventuellement douter que des universitaires ne s'y tiennent pas. Il ne reste plus qu'à espérer que, sur ce point, l'auteur force le trait. H.-P. Stahl n'a pas pour objectif d'ajouter quelque chose de totalement neuf par rapport aux études précédentes sur la poésie augustéenne : « the interpretation presented here does not claim to be new by the gauge of certain current critical endeavors. Rather, it aims at revisiting and reinstating into their dominant function those basic ancient laws of logic (and rhetoric) which underlie all highly developed Greek and Roman writing, laws and standards whose observation is a *condicio sine qua non* for any adequate reading. The result will, however, not mean a return to any fixed position of yesteryear » (p. XI). Par conséquent, l'objectif de l'ouvrage consiste avant tout à critiquer les thèses adverses, tâche à laquelle l'auteur s'adonne souvent en des termes passionnés, parfois avec virulence. Les auteurs suivants sont vivement critiqués par H.-P. Stahl : M. C. J. Putnam (*passim*) et R. Thomas (*passim*) ; et dans une moindre mesure, A. J. Boyle (p. 24-25) ; D. Feeney (p. 35) ; E. Oliensis (p. 97 n. 10) ; R. D. Williams (p. 48-49) ; D. Quint (p. 59, 80-86, 167) ; A. Barchiesi (p. 64) ; E. Buckley (p. 78-80) ; G. B. Conte (p. 122-126) ; S. J. Harrison (p. 128-130, 136) ; L. Kronenberg (p. 138) ; E. Fraenkel (p. 194) ; etc. Leurs analyses ne trouvent grâce à ses yeux que lorsqu'elles attirent l'attention sur un point, affinent l'œil et aiguisent les sens de leur contradicteur (p. 86-87) – critique que d'aucuns jugeront excessive. Le sentiment d'excès qui pourrait envahir le lecteur de l'ouvrage se renforce à mesure que H.-P. Stahl tourne les arguments de ses adversaires en dérision et use d'une ironie mordante pour contrer leurs arguments. Par exemple, il les accuse souvent de prendre leurs sentiments subjectifs pour ceux des contemporains de Virgile : « When interpreting, we should place Vergil's context and the accents he sets ahead of our own expectations (or even desires) » (p. 23) ou « Any reader is of course free to form his or her personal opinion and understanding (his or her "reception") of the epic. But the scholar who interprets Vergil for a modern-day audience is under obligation to verify and explain the *Aeneid*'s message by observing, analyzing and respecting clues which the author has embodied in his work to indicate its purpose » (p. 251). Dès qu'un commentateur moderne écrit dans son livre que la lecture

d'un quelconque passage de Virgile est « déroutante » ou « dérangeante » et prend ce point de départ pour bâtir ses théories interprétatives, H.-P. Stahl avance que le texte virgilien a été mal compris : « What offends modern sensibilities may be just what Vergil wishes his audience to appreciate » (p. 231) revient dans l'ouvrage comme un apophtegme. C'est à une ascèse précédant tout essai d'interprétation à laquelle H.-P. Stahl convie le lecteur en serrant de très près l'épopée virgilienne, n'hésitant pas, à plusieurs reprises, à revenir dans le texte latin plusieurs centaines de lignes en arrière afin de retracer le développement d'un élément du récit. Parfois, il en appelle aussi au bon sens dont Servius et Donat faisaient preuve, aux IVe et Ve siècles, par rapport aux interprétations plus sophistiquées des commentateurs des XXe et XXIe siècles (par ex. p. 51, 86, 252, 458, 459). D'après H.-P. Stahl, Virgile proposerait une réflexion sur les passions qui agitent les hommes et les termes qui désignent celles-ci – à titre d'exemple, l'*ira* et le *furor* au travers des deux personnages antithétiques que sont Énée et Turnus. Bien que ces derniers partagent certaines caractéristiques comme l'ardeur au combat p. 42-62), ils en font preuve selon des modalités fort différentes qui dépendent du contexte, des mobiles de l'action et de l'ensemble de la geste épique. Cette nécessaire et rigoureuse réflexion sur les termes à laquelle est attaché H.-P. Stahl s'associe à une analyse de l'ensemble de la trame narrative qui s'étale sur plusieurs livres de l'*Énéide*. En alliant l'analyse littérale de passages clés (« text-based interpretation » / « line-by-line analysis ») à une compréhension globale de l'œuvre, H.-P. Stahl fait pénétrer le lecteur au cœur du message virgilien et en révèle tant la cohérence que la logique. Il rappelle que Virgile se veut un nouvel Homère et que l'*Énéide* se compose de deux parties : une « Odyssée » correspondant aux livres 1 à 6, et une « Iliade » aux livres 7 à 12 – la seconde partie étant considérée comme le *maius opus* par Virgile lui-même (*Én.* 7.45), ce qui explique que H.-P. Stahl concentre ses efforts d'analyse sur ces livres. L'auteur consacre deux chapitres entiers à l'analyse du « portrait psychologique » d'Énée et de Turnus (p. 1-108) en passant au crible les livres 7 à 12 de l'*Énéide*. S'il fallait condenser la pensée de l'auteur, nous dirions que ces deux chapitres montrent qu'Énée est bien un prototype augustéen et que Turnus préfigure ou rappelle les maux de la République finissante, mais incarne aussi le mal à éradiquer pour l'instauration d'une véritable paix. D'après l'auteur, le fait qu'Énée finisse par tuer l'irréconciliable Turnus et venger Pallas, le fils d'Évandre, n'enlève rien à sa *pietas*, bien au contraire, et s'accorde sans contradiction avec l'idéologie augustéenne. Le passage suivant condense la pensée d'H.-P. Stahl et est emblématique de l'esprit dans lequel est écrit son livre : « Thomas, espousing what in recent decades has often been termed the "pessimism" of Vergil repeatedly blames "Augustan" interpreters for taking seriously the *Aeneid*'s panegyric passages and for not acceding to his school's thesis of Vergilian "ambivalence"; he has no patience with skeptical scholars who may not be persuaded that, e.g., Vergil "communicates a profound ambiguity" when saying that Augustus will found a new Golden Age » (p. 65). Ces deux chapitres sont accompagnés de deux excursus : le premier est une critique des méthodologies modernes, à savoir l'analyse en termes d'intertextualité telle que mise en œuvre par Barchiesi et Quint, l'usage d'une théorie freudienne par Quint, ou la manière dont Putnam, Thomas et Kallendorf exploitent la réception de Virgile par Maphaeus Vegius au XVe siècle (p. 62-87) ; le second excursus étudie l'usage que Virgile fait, dans le même vers (*Én.* 12, 942), des mots *balteus* et *cingula* (p. 87-96). La première partie du chapitre 3 étudie les comportements martiaux d'Énée et de Turnus (p. 109-117). À nouveau, H.-P. Stahl montre que les valeurs martiales sont dévoyées par Turnus, tandis qu'Énée respecte un code d'honneur. La deuxième partie du chapitre 3 est consacrée à la place qu'occupe le baudrier (« sword-belt ») de Pallas au sein de l'*Énéide* (p. 118-132), ce qui ne va pas sans créer des redites et des retours

en arrière, et ce, d'autant plus que la troisième partie du chapitre se veut un résumé de l'attitude au combat des deux protagonistes (p. 132-162). La première partie du chapitre 4 démontre que Virgile a construit son récit de telle manière que le lecteur, via une « subliminal guidance » (p. 175), s'apitoie sur le sort du jeune Pallas, sorte de substitut filial pour Énée dans les derniers livres de l'*Énéide*, et prenne parti pour le vengeur de sa mort, le pieux Énée qui respecte ainsi ses engagements envers Évandre, père du défunt Pallas. L'image négative de Turnus est donc incontestable, et sa mort réclamée par la logique même du récit (p. 163-181). La deuxième partie du chapitre 4 résume les quatre premiers chapitres du livre (p. 175-177). Le chapitre 5, centré sur Didon, explore les motivations profondes de la reine à l'égard d'Énée (p. 183-250). H.-P. Stahl démontre que les dieux n'interviennent pas dans les passions qui agitent Didon, et souligne que, malgré l'inexorable course du destin, les protagonistes possèdent encore un certain libre-arbitre. Didon ressort donc coupable de l'analyse, tandis qu'Énée en ressort d'autant plus pieux, et plus impliqué dans la réalisation de sa mission. Le chapitre 6 (p. 251-345) propose de lire l'épopée en étant sensible aux données archéologiques livrées par Virgile lors de la visite de la future Rome au livre 8 ; ceci doit fournir au lecteur une « independent confirmation of the *Aeneid*'s overall tendency » (p. 252) et ainsi aboutir à plus d'objectivité que ne le permet une pure analyse littéraire. H.-P. Stahl soutient que l'itinéraire suivi par Évandre et Énée légitime *a posteriori* le « building program of Augustus » (p. 252) et l'idéologie que ce programme véhicule. Le chapitre 7 revient sur le portrait de Turnus, dépeint comme un briseur de traité et un combattant au code d'honneur douteux. Turnus endosse la responsabilité du déclenchement des hostilités contre les Troyens ; en toute conscience, il est allé à l'encontre des *fata* (p. 347-435). Pour H.-P. Stahl, la condamnation de Turnus est sans appel. Le chapitre 8 clôture l'ouvrage par un épilogue qui aborde des questions précises esquissées jusqu'alors ou traitées en différents endroits, comme le portrait du roi-prêtre Latinus, quelques considérations sur la réception de Virgile et, enfin, sur le degré d'obéissance du poète au pouvoir augustéen. À travers l'ensemble de l'ouvrage, H.-P. Stahl dénonce les analyses de la « Harvard school », qui s'efforce de « de-Augustanize » Virgile. D'après lui, ces analyses sont réalisées au prix de manipulations du texte, critique que le lecteur averti devra aller vérifier par lui-même en épluchant les ouvrages des auteurs en cause, étant donné que l'intégralité du raisonnement suivi par ceux-ci n'est pas disponible autrement. En faveur des thèses de la « Harvard School », on pourrait avancer que le texte virgilien perdrait en profondeur si l'on réduisait Virgile à un chantre docile du principat. Gageons que les ambiguïtés que les commentateurs modernes démontés par H.-P. Stahl discernent sont voulues, non pas en guise de résistance voilée au nouveau régime, mais bien comme une invitation à poursuivre un effort de réflexion, alors même que le consensus autour du *Princeps* est acquis ; exercice de haute voltige qui, après tout, est à la portée d'un Virgile. Cette position modérée semble un excellent refuge pour la « Harvard school », après l'implacable critique réalisée par H.-P. Stahl. Outre le recours beaucoup trop fréquent, voire systématique, aux parenthèses qui saccadent la lecture, l'on peut reprocher à l'ouvrage de H.-P. Stahl sa structure complexe et asymétrique, faite de retours en arrière, d'excursus et de gros plans sur tel ou tel élément. On suspecte qu'elle découle probablement de l'assemblage de divers articles et contributions antérieures mêlés à des analyses inédites (voir p. X). Il en résulte que certains développements s'échelonnent sur des sous-parties de chapitres, ce qui rend le(s) fil(s) conducteur(s) de l'auteur moins facile(s) à appréhender. En revanche, le tableau d'ensemble qui en émerge est limpide : « In the end Vergil stands before us the trail-blazing, loyal supporter, the unconditional defender of Aeneas' latest descendant as the legitimate, because fated, heir to the kingship of Priam's Trojan empire. This is the conclusion at which a consistent, detailed,

and linguistically precise reading of his epic arrives » (p. 458). Clairement, H.-P. Stahl est excédé par les analyses de la « Harvard School » et le ton qu'il adopte en certains passages heurtera sans doute plusieurs sensibilités académiques. Sans aller jusqu'à qualifier son ouvrage d'entreprise de démolition, l'on peut dire que H.-P. Stahl n'accorde aucun crédit aux arguments avancés par la « Harvard School ». *In fine*, on attend avec impatience la réponse que fourniront les spécialistes de Virgile. En raison de la position très nette adoptée par cet ouvrage au sein des foisonnantes études virgiliennes, il y a fort à parier qu'il devienne incontournable dans les prochaines années. Néanmoins, à titre personnel, je pense que cet ouvrage ne doit pas être lu seul, mais en confrontation avec les auteurs qu'il critique. En bref, un pavé de 488 pages dans la mare des études virgiliennes.

Loïc BORGIES.

Geoffrey S. SUMI, *Ceremony & Power: Performing Politics in Rome between Republic and Empire*, Ann Arbor, The University of Michigan Press, 2015, 23 × 15 cm, XII-360 p., pl., 44,95 $, ISBN 978-0-472-03666-0.

There will be few academics left who subscribe to the view that Rome's political organization in the Republican era was an oligarchy in which lines of patronage between the ruling elite and the citizen crowd kept independent popular moves opposed to the interests of the nobility in check. Once an orthodoxy (albeit not without its variations and dissenters, on which see K.-J. Hölkeskamp, *Rekonstruktionen einer Republik*, Munich, 2004), the important role of the Roman *populus* in the political system has gradually become commonly accepted thanks to the combined efforts of Fergus Millar (*The political character of the classical Roman Republic, 200-151 B.C.*, in *JRS* 74, 1984, p. 1-19) and Peter Brunt (*The Fall of the Roman Republic*, Oxford, 1988, p. 382-442), among others. What is more, the paradigm shift triggered by these two publications unleashed a lively debate concerning the democratic calibre of Roman Republican politics (e.g. M. Jehne (ed.), *Demokratie in Rome? Die Rolle des Volkes in der politik der römischen Republik*, Stuttgart, 1995). And yet, capable as Rome's citizenry in their role of legislator proved to be in resisting proposals submitted by presiding magistrates, the *populus* did far from develop into a persistently obstreperous body, whether gathered for legislation or elections – even not during the late Republic, for which the evidence of defiance is most abundant. This awareness has opened up the question, in more recent years, in what ways the elite succeeded in shaping the views of Rome's voting masses if the *comitia* were not composed of loyal clients ready to do the bidding of their noble patrons. Scholars have pointed into the direction of Rome's political culture: through public oratory (e.g. at *contiones*), through various forms of public ceremony, such as triumphs, elite funerals, the organization of games, through public architecture and other media, such as coins, the ruling oligarchy monopolized the public sphere. As aptly expressed by Alexander Yakobson (*Traditional political culture and the people's role in the Roman Republic*, in *Historia* 59, 2010, p. 282-302), "the Roman citizen (...) was systematically educated and conditioned to respect the authority of the Senate, to defer to nobility, to venerate the *mos maiorum* and to believe that the Roman state was in good hands when it was run by the descendants of those who had made it great." At the same time, popular support formed a crucial pillar on which the prestige and legitimacy of Rome's nobility rested. The monograph under review here, a reprint of the 2005 hardcover version, partakes in the wave of the publications that have appeared since the turn of the millennium focusing on political culture in the late Republic. In it, Geoffrey Sumi deals with the relationship between public ceremonial and politics in the period from Caesar's dictatorship to the end of Augustus' reign, with particular attention to the